

Anne Hébert et Margaret Atwood
Une seule et même solitude

Georges Desmeules

Number 117, Spring 2000

Solitudes rompues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desmeules, G. (2000). Anne Hébert et Margaret Atwood : une seule et même solitude. *Québec français*, (117), 74–76.

Anne Hébert et Margaret Atwood :



une seule et même solitude

PAR GEORGES DESMEULES*

Si Hugh MacLennan a souligné avec raison l'existence de deux solitudes au Canada et que Reed Scowen est peut-être parvenu à soutirer quelques larmes à ses lecteurs avec *Le temps des adieux*, plaider en faveur de l'exclusion du Québec, cela confirmerait bel et bien l'existence de sociétés distinctes dans notre pays. Pourtant les littératures québécoise et canadienne se rejoignent parfois, voire souvent, autour de questions essentielles. C'est d'ailleurs ce que note Daniel Poliquin, traducteur du regretté Matt Cohen, dans son éloge funèbre au récent récipiendaire du Prix du Gouverneur général : « Matt Cohen nous envoyait justement notre littérature parce qu'elle avait 100 ans de plus que la sienne. Parce qu'elle chante si bien la terre aussi, l'un des thèmes les plus chers de son œuvre »¹. Ainsi, au-delà des divergences culturelles, des similitudes troublantes unissent deux œuvres majeures des auteures Anne Hébert et Margaret Atwood : *Les enfants du sabbat*² et *La servante écarlate*³. Nous croyons que ces deux romans peuvent servir de point d'appui à une critique des rapports entre les femmes et les hommes, une question qui déborde le traditionnel débat entre le Québec et le Canada.

Mise en contexte : après le cataclysme, une histoire à récrire

On connaît déjà bien l'intrigue du roman de Hébert, dont de nombreuses études témoignent de la richesse thématique et stylistique. Il s'agit de l'histoire de Julie Labrosse,

devenue Sœur Julie de la Trinité au couvent des Dames du Précieux-Sang, qui revit en 1944, à coups de visions, son enfance dans la montagne de B., pendant la crise économique, en 1931. Elle se rappelle alors la violence dont elle a été victime, aux mains de ses parents, Adélarde et Philomène, la Goglué, et de son amour déçu pour son frère Joseph. À la fin du roman, elle quitte le couvent, ayant trouvé le bonheur dans une acceptation des forces maléfiques qui l'habitent, comme l'a fait sa mère avant elle. Deux mondes s'opposent ainsi, de sorte que celui, diabolique, de la cabane parvient à renverser le monde religieux du couvent. Les sortilèges qu'on attribue à Sœur Julie font d'elle une possédée du démon. Mais il s'agit peut-être là d'hallucinations plus ou moins collectives dont seraient victimes les religieuses ; l'aliénation de ces dernières n'est d'ailleurs que trop évidente. Des signes multiples et fortement connotés font pencher la balance en faveur du fantastique : nombreuses mentions du diable, fêtes orgiaques, invocations sacrilèges, inceste, viol.

Chez Atwood, c'est plutôt de science-fiction qu'il s'agit ; toutefois, les ressemblances sont nombreuses, on le verra. À la suite d'un coup d'État mené par un groupe d'extrême-droite, et qui semble avoir dévasté tout l'ouest des États-Unis, les femmes sont asservies. Elles servent strictement à gérer la reproduction ou à servir les hommes, qui défendent ce projet au nom de l'orthodoxie religieuse tout autant que dans le but apparent de libérer la femme de son rôle de séductrice. Defred, héroïne et narratrice, est une des femmes de la première génération, de

celles qui ont connu le mode de vie moderne. Séparée de Luke, son compagnon, et de son enfant parce que vivant hors des liens du mariage religieux, elle est contrainte à des relations sexuelles avec un Commandeur, qui se dévoue évidemment de bonne grâce à la tâche consistant à engrosser la jeune femme (il l'invite d'ailleurs à des rencontres illicites et superflues à quelques occasions). Cependant, elle parviendra à s'évader après avoir joint les rangs d'une organisation clandestine, bien qu'on ignore quel sera, ou quel a été, son sort ultérieur.

On le voit, ces romans mettent en scène une héroïne déracinée et forcée de feindre la piété pour assurer sa survie. La narration témoigne, dans un cas comme dans l'autre, de la nostalgie de ces personnages féminins pour une époque révolue pendant laquelle les mœurs étaient plus libres et, surtout, où les femmes bénéficiaient d'une plus grande autonomie. Cette narration marque clairement le clivage entre un « avant » et un « après » cataclysme. Dans les deux cas, il s'agit d'une guerre (historique chez Hébert, la guerre 1939-1945, et fictive dans *La servante écarlate*, cette révolution fomentée par un groupuscule de l'extrême-droite puritaine aux États-Unis à la fin du XX^e siècle, pays qui deviendra alors la république de Giléad).

L'occasion de récrire l'Histoire est trop belle. Malheureusement, le monde nouveau qui s'instaure après ces crises n'a rien d'utopique ou d'idyllique, surtout pour les femmes. D'ailleurs, les deux romans mettent en scène trois « types » féminins qui forment une trinité, « mère-fille-esprit saint », mais où les personnages féminins incarnant cet esprit saint servent encore, à leur insu peut-être, des desseins mâles et misogynes.

TROIS VISAGES FÉMININS

1. Les mères par qui le scandale arrive

Philomène Labrosse est, de son propre aveu, une sorcière qui détient son pouvoir d'une longue lignée matriarcale (ES, p. 103). C'est elle qui lègue son patronyme à Julie. Son nom fait d'elle un personnage quasi mythologique, une sorte de Dionysos féminin : « Philomène Labrosse, selon une étymologie fantaisiste [...] est celle qui, sur un balai (ou brosse), mène le monde par l'amour (Philo = amour). Et son surnom, La Goglué, est presque une onomatopée évoquant les plaisirs de la gorge (lat. *gluttus*, "gosier") : orgie du manger (le sang et la chair du cochon de lait) et du boire (glouglou de la bagosse qu'elle fournit aux paysans et chômeurs assoiffés d'alcool) »⁴.

L'esprit libertaire de Philomène plane donc sur la montagne de B. Elle se fait également l'avocate de la libération sexuelle, bien qu'on puisse croire qu'elle soit allée un peu trop loin en livrant sa fille à son mari. C'est en tout cas l'avis de Joseph, le frère de Julie, qui refuse cette libération des mœurs féminines, et qui ira prendre femme chez les Anglais, pendant la guerre.

Tout comme Philomène, la mère de Defred a été aux premières loges du mouvement de libération de la femme, à la fin du XX^e siècle cette fois-ci. Elle a eu sa fille sur le tard, parce qu'elle la désirait, et ne se gêne pas pour affirmer son autonomie, surtout en matière de sexe : « Pourquoi faire semblant ? disait-elle. De toute façon, à quoi bon, je ne veux pas d'un homme chez moi, à quoi servent-ils en dehors des dix secondes qu'il faut pour faire la moitié d'un bébé ? Un homme, c'est juste une stratégie de femme pour fabriquer d'autres femmes » (SE, p. 134).

Peut-être consciente du danger qui guette toujours les femmes, même les plus émancipées, elle rappelle souvent à sa fille ce qu'elles ont dû subir pour obtenir cette autonomie chèrement gagnée. La suite de l'histoire de chacun des romans, pour Sœur Julie comme pour Defred, lui donne raison.

2. Telles mères, telles filles ? Un enfantement difficile

Julie Labrosse, alias Sœur Julie de la Trinité, et Defred, de son véritable nom June⁵, possèdent une double identité. Dans les deux cas, leurs noms témoignent du passage d'une ascendance matrilineaire à une dépendance à l'égard du principe masculin. Si la Trinité évoque directement la loi patriarcale, Defred désigne le nom du mâle à qui June appartient temporairement (la traduction française du *Offred* de l'édition originale fait disparaître l'allusion au rouge « red », peut-être éteint, « off », qui évoque la couleur écarlate de la robe que portent les servantes affectées à la reproduction, tout comme le sang menstruel).

Malgré leur situation d'asservissement, les deux héroïnes puisent la force de résister à même le souvenir de leur mère respective. Julie « tient cet état lamentable [celui de sorcière, aux yeux des autorités religieuses] de sa mère » (ES, p. 180) et June répète pour elle-même : « Je veux qu'elle [sa mère] revienne. Je veux que tout revienne tel que c'était » (SE, p. 136). Cette double quête d'identité, affirmation de leur lien matriarcal et dénigrement de leur nouvelle dénomination, les amène toutes deux à la trahison. Cette trahison consiste en une reconquête de leur sexualité, que la religion ou la doctrine pseudo-révolutionnaire leur a retirée.

Les protagonistes se servent ainsi de leur charme sexuel (la seule arme dont elles disposent encore) pour récupérer une petite parcelle de pouvoir dans l'univers concentrationnaire misogyne qu'elles habitent désormais. Enfin, toutes deux parviennent à se libérer à la faveur d'une forme de coup d'État, échappant chacune, du moins en apparence, aux influences de la rectitude morale de l'univers qu'elles ont fui. Ce faisant, elles mettent en lumière l'incompétence réelle des usurpateurs qui monopolisaient le pouvoir.

Le présent insupportable qui les afflige les amène à la conclusion que « [n]otre bonheur est en partie dans le souvenir » (SE, p. 140). Dans un cas comme dans l'autre, la narration truffée de retours en arrière sert une critique acerbe d'un « présent » angoissant. Il ne faut pourtant pas se leurrer, la façade fantastique ou science-fictionnelle sert à dénoncer une seule et même réalité : la volonté de cantonner la femme dans des rôles déterminés, servante ou reproductrice. Cette dénonciation ne met pas que les hommes en cause, mais également les femmes qui s'en font, volontairement ou non, les complices.

3. L'esprit contre la chair, le rêve d'un futur sans tache

Si, au couvent, les fonctions sociales sont sévèrement codifiées, à Giléad, les femmes se voient divisées en fonction de leur utilité sociale ; leur quotidien est fortement teinté de « puritanisme superbiblique »⁶. Ce même puritanisme se retrouve chez les religieuses du roman de Hébert, à tout le moins avant que Sœur Julie ne sévisse. La sévérité des mœurs conventines, comme celles des tantes et des épouses des Commandeurs, s'explique par « un arrière-fond [...] de désespoir, de désirs frustrés et de sacrifice non agréé »⁷.

Le message anticlérical met en relief les désirs larvés des religieuses, comme en témoignent les comportements aberrants de plusieurs d'entre elles. Par exemple, lorsque les vieilles religieuses, privées de calmant, se mettent à délirer ou que la sœur économe entreprend de jouer à la bourse. Celle-ci remplit son rôle de femme d'affaires de façon convaincante, et ce, dès qu'elle succombe aux charmes délétères de la possédée qu'elle était chargée de surveiller : « La sœur économe hurle derrière la porte qu'elle est un homme d'affaires. Elle réclame du tabac Old Chum, une pipe d'écume de mer et un crachoir de cuivre » (ES, p. 140).

Dans ce cas, toutefois, l'habit ne semble pas faire le moine, puisque la sœur économe, « géniale en affaires, mais absente à tout le reste » (ES, p. 138), dilapide les avoirs de la communauté, pour rap-

porter « la divine pauvreté » (ES, p. 140) à ses consœurs. Ce désir de purger la société de ses vices mercantiles se manifeste autrement dans *La servante écarlate*. Un message d'harmonie, d'homogénéisation en fait, est exposé par les tantes : « Pour les générations qui viendront plus tard, disait Tante Lydia, ce sera tellement mieux. Les femmes vivront ensemble en harmonie, elles formeront une seule famille [...]. Il peut se créer des liens d'affection véridique, disait-elle en battant des paupières de manière engageante, dans de telles conditions. Les femmes unies dans un but commun ! » (SE, p. 180).

Le paradoxe qui fait de ce message utopiste un instrument de la domination des hommes sur les femmes dans ces deux sociétés fictives n'échappe ni à Hébert ni à Atwood, qui utilisent abondamment l'humour et l'ironie pour discréditer ce discours.

Arguments contre une question claire

En effet, les marques d'ironie abondent dans ces œuvres. L'onomatistique confirme d'emblée que quelque chose cloche dans les deux récits⁸ : l'épouse du Commandeur qui « possède » Defred ne s'appelle-t-elle pas Serena Joy, et ce, bien que sa sérénité soit évidemment une façade ? Mais chacun des romans souligne, à sa façon, l'absurdité des situations évoquées.

L'humour du roman de Hébert a déjà fait l'objet d'études approfondies. Denis Bouchard affirme : « Après avoir dépeint longtemps la cité au masque durci par le silence et la solitude farouches [...] Anne Hébert invente soudain le rire. C'est pour nous en accabler plutôt que pour nous en distraire. Ainsi, la publication des *Enfants du sabbat* dote l'œuvre d'un comique inattendu, ingénieux, qui nous prend par surprise »⁹. Bouchard suggère que « le sérieux menait naturellement à l'éclosion subite du gros rire »¹⁰.

Pour sa part, Atwood fait suivre la narration de June / Defred par une conférence prononcée en 2195, lors d'un colloque portant sur Giléad. Ironiquement, si Giléad n'existe plus, le Canada non plus. Mais dans ce monde, les mœurs ne semblent pas s'être renouvelées, puisque le

conférencier se permet d'entrée de jeu une remarque sexiste qui associe la présidente de séance à une truite : « Merci. La délicieuse truite boréale qui nous fut servie hier soir a été pour nous tous, j'en suis sûr, une jouissance du palais, et nous jouissons aujourd'hui de la présence à cette tribune d'une tout aussi délicieuse Présidente boréale » (SE, p. 331).

Comme le note Guy Bouchard, « [s]i la société de 2195 ressemble à la nôtre, ce n'est pas pour faire l'apologie de celle-ci, mais pour nous donner une nouvelle chance, la chance d'extirper de notre présent les éléments qui mènent au cauchemar »¹¹. Ce cauchemar ressemble peut-être à s'y méprendre à celui, bien réel, qu'évoque Hébert. L'ultime point de convergence serait ici les références aux prières latines qu'on retrouve en abondance dans *Les enfants du sabbat* ; elles correspondent au « *Nolite te salopardes exterminorum* », qui revient tel un leitmotiv dans *La servante écarlate*.

Il reste encore beaucoup de choses à dire sur les points de convergence entre ces deux romans, québécois et canadien, mais il semble maintenant possible de conclure à la rencontre des deux auteures autour d'une proposition féministe articulée par trois visages féminins. Les doublets Philomène / la mère de Defred, Sœur Julie / Defred et Mère Marie-Clotilde / Serena Joy représenteraient, sur le mode de l'ironie, les trois pôles d'une nouvelle trinité. Ces trois visages féminins incarneraient trois types de rapports au désir. Alors que les premiers personnages féminins semblent se livrer sans réserve au sabbat des corps et que les derniers cherchent à intellectualiser leurs interactions avec l'homme, Sœur Julie de la Trinité et Defred incarnent justement l'oscillation entre ces pôles.

En fin de compte, Anne Hébert se révèle probablement une proche parente de Margaret Atwood qui, dix ans plus tard, met en scène le rapport entre les sexes à une époque où on parle déjà de « l'après » féminisme.

* Georges Desmeules est professeur au Cégep François-Xavier-Garneau.

NOTES

1. Daniel Poliquin, « Matt Cohen. L'homme qui écrivait à mort », *Le Devoir*, 4-5 décembre 1999, p. A-11.
2. Anne Hébert, *Les enfants du sabbat*, Paris, Seuil (Points), 1975, 187 p.
3. Margaret Atwood, *La servante écarlate*, traduction de Sylvianne Rué, Paris, Robert Laffont (J'ai lu), 1987, 347 p. [1^{re} édition : *The Handmaid's Tale*, Toronto, McClelland and Stewart, 1985, 324 p.].
4. Lilian Pestre de Almeida, « Le jeu parodique et temporel sur un fond de désespoir : les problèmes du roman dans *Les enfants du sabbat* », dans *Anne Hébert, parcours d'une œuvre*, Actes du colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, mai 1996, Montréal, L'Hexagone, 1997, p. 342.
5. Pour une analyse de *La servante écarlate*, voir l'excellent article de Guy Bouchard, « Science-fiction et utopie : Margaret Atwood », *Imagine*, 53 (1990), p. 109-136.
6. *Ibid.*, p. 121.
7. Lilian Pestre de Almeida, *op. cit.*, p. 341.
8. Voir à cet égard les articles de Guy Bouchard et de Lilian Pestre de Almeida.
9. Denis Bouchard, *Une lecture d'Anne Hébert. La recherche d'une mythologie*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 167.
10. *Loc. cit.*
11. Guy Bouchard, *op. cit.*, p. 128.